L'urgence de reprendre racine

Plutôt que de chercher à fuir nos régions quand les températures deviennent extrêmes, et si nous réfléchissions à la façon de les habiter ? En redécouvrant leurs ressources, sans les détruire.

Par Weronika Zarachowicz

Le temps d'un été cataclysmique, combien d'entre nous, citadins ou campagnards, étudiants, quinquas ou retraités, ont été aspirés dans un tourbillon de questions existentielles ? Pourrai-je continuer à vivre près d'une forêt qui s'embrase dès que grimpe le thermomètre ? Dans une ville où la température frôle les 50 degrés ? Au creux d'une vallée menacée par les inondations ? Où habiter quand les possibilités de refuges s'amenuisent et que se referme sur nous le piège climatique – à supposer que nous disposions des moyens, matériels en particulier, de changer de vie ? Pour retrouver du souffle et de l'inspiration en ce début d'automne, les lignes qui suivent sont une invitation à… « réhabiter », titre et concept d'un des essais les plus vivifiants de la rentrée. Son auteur, l'artiste et activiste américain Peter Berg, né en 1937 et décédé en 2011, reste méconnu en France. Ses textes, rassemblés dans une anthologie inédite en français, ont été écrits à partir des années 1970. Comme quoi, les mots qui voyagent finissent toujours par rencontrer celles et ceux qu'ils cherchaient.

Rembobinons. Nous sommes dans la Californie de la contre-culture, sur fond de luttes contre le Vietnam et le nucléaire, de batailles pour les droits civiques et de « retour à la terre ». Artiste passé par la San Francisco Mime Troop et cofondateur d'un groupe de théâtre de rue anarchiste, Peter Berg a monté avec sa compagne Judy Goldhaft la Planet Drum Foundation. Ce *« réseau de guérilla verte »* relie des collectifs néoruraux et va vite devenir l'association centrale porteuse d'un concept, une éthique, une utopie riche de potentialités face aux impasses de la société industrielle : le « biorégionalisme ». L'idée a grandi au fil de leur fréquentation des communautés indigènes, du poète de la Beat Generation Gary Snyder – le héros des *Clochards célestes* de Jack Kerouac –, mais aussi de la participation de Peter Berg au premier Sommet de la Terre de Stockholm, en 1972. En 1978, Berg en détaille les contours avec le biologiste Raymond Dasmann dans un article fondateur, « Réhabiter la Californie ». Plutôt que de « gagner notre vie » *(« make a living »)* en détruisant notre milieu, plutôt que d'occuper celui-ci et de l'exploiter, il s'agit de « vivre in situ » *(« living in place »)*. Le « réhabiter », au sein des limites qu'il nous impose et des ressources qui le rendent vivable, à la bonne échelle.

La « biorégion » ne se définit pas par ses frontières administratives. Les « réhabitants » – ceux qui souhaitent habiter autrement leur ville ou leur vallée – doivent tenir compte de sa topographie, de ses espèces animales et végétales, de ses ressources, des modalités d'installations humaines : *« Suivre les nécessités et les plaisirs de la vie tels qu'ils se présentent en un lieu particulier, et développer des moyens d'*[en] *assurer une occupation durable »,* écrit Peter Berg. Installer des turbines hydroélectriques au pied des montagnes plutôt que de centraliser toute la production d'électricité ; préserver la diversité des forêts autochtones plutôt que de les remplacer par une des monocultures de douglas ou d'eucalyptus, hautement inflammables ; entretenir une agriculture appropriée aux réalités locales, plutôt que des hectares de maïs destinés à l'exportation…

Mais la biorégion n'est pas qu'un écosystème à décrire d'un point de vue géographique et naturel. *« Au fond, la biorégion est d'abord une question,* dit Marin Schaffner, auteur et éditeur chez Wildproject, maison d'édition qui a consacré de nombreux titres au sujet. *Qu'est-ce qu'on réhabite, au juste ? Et selon quelles relations entre humains et non-humains ? »* Avec ce mantra comme boussole : les lieux où nous vivons sont vivants et nous faisons partie de leur vie. Nous avons une responsabilité concrète face à ce qui nous accueille, nous nourrit et contribue à notre joie d'exister. Ce que résumait l'écrivain américain Ernest Callenbach, auteur d'*Écotopia,* livre culte de science-fiction écologique paru en 1975, où trois États de l'ouest des États-Unis font sécession et inventent un mode de vie biorégional : *« La reconnaissance fondamentale opérée par le biorégionalisme, c'est de comprendre dans quelle mesure nous sommes (ou pourrions être) où nous vivons. »*

Autant dire que les biorégions ne se réduisent pas non plus aux bassins versants, ces zones drainées par un fleuve ou une rivière et dont les frontières sont les crêtes ou lignes de partage des eaux. Même si l'eau y reste centrale. *« Une biorégion, c'est à la fois naturel et culturel,* rebondit Mathias Rollot, chercheur en architecture, auteur et traducteur des biorégionalistes américains. *C'est le lieu et le récit qu'on construit : les idées qui ont été développées sur les manières d'y vivre, un futur désirable qui reste à inventer, avec des gens pour faire exister cette biorégion. »* Un projet de lutte constructive donc, pour *« faire plus que sauver ce qui reste »* – titre d'un article de Peter Berg. L'environnementalisme classique, écrit l'auteur, *« me fait penser à un hôpital composé d'un service d'urgences uniquement. Pas de maternité, pas de service pédiatrique, pas de thérapie prometteuse : seulement des cas de traumatismes effroyables* […]. *Tenter de sauver l'environnement est devenu équivalent à la gestion d'une unité mobile de soins sur un champ de bataille – dans une guerre contre une machine de mort qui opère toujours au-delà de notre portée de tir. »*

Alors, pour tester les connaissances de l'habitant curieux de la démarche, Peter Berg et les biorégionalistes américains ont concocté un quiz, « Où (en) êtes-vous ? », en vingt questions : d'où vient l'eau que vous buvez au robinet ? Quel jour de l'année les ombres sont-elles les plus courtes ? Pouvez-vous, de là où vous êtes, pointer le nord ? À quand remonte le dernier incendie ? Où vont vos ordures ? Nommez cinq oiseaux sédentaires et cinq oiseaux migrateurs de votre région. On a fait le test sur notre zone d'habitation, dans Paris. Verdict pour notre pomme, pourtant écolo : *« Vous avez vraiment la tête dans le c… » « Beaucoup d'entre nous passons notre vie entre le supermarché, Google et le* »»

Illustrations Noemí Fabra pour Télérama



À LIRE

Réhabiter, de Peter Berg, textes choisis et traduits de l'anglais (américain) par Marin Schaffner et Mathias Rollot, éd. Wildproject, 296 p., 22 €.

Écologie des biorégions, collectif, dir. Agnès Sinaï, éd. Terre urbaine, 200 p., 20 €.

L'Amour des lieux, de Thierry Paquot, éd. PUF, 264 p., 27 €.

Le Grand Paris après l'effondrement. Pistes pour une Île-de-France biorégionale, d'Yves Cochet, Agnès Sinaï, Benoît Thévard, éd. Wildproject, nouvelle édition, 152 p., 10 €.

Écotopia, d'Ernest Callenbach, traduit de l'anglais (États-Unis) et postfacé par Brice Matthieussent, éd. Rue de l'Échiquier, nouvelle édition, 308 p., 27,50 €.



Un mantra comme boussole : les lieux où nous vivons sont vivants et nous faisons partie de leur vie.

chaîne montagneuse des Cascades. Située au nord-ouest de la côte pacifique de l'Amérique du Nord, elle engloberait les États de Washington, de l'Oregon et de la Colombie-Britannique, s'émancipant de la séparation entre États-Unis et Canada, au sein d'une vaste biorégion, un emboîtement de plusieurs échelles et biorégions comme autant de poupées russes. Le magazine *Time* l'a classée dans le top 10 des *« nations en devenir »*, à côté du Pays basque ou du Tibet.

Dans la pépinière des biorégions, chacun a son interprétation. Mathias Rollot, auteur du manifeste biorégionaliste *Les Territoires du vivant,* y voit une philosophie de vie autant qu'une pratique anticapitaliste, antinationaliste, antispéciste et décoloniale. Voilà pourquoi il aime tant ce « réhabiter », un verbe d'action. *« Qu'est-ce qu'on en fait ? Qui peut, symboliquement et concrètement, réhabiter aujourd'hui ? Les classes moyennes et supérieures, consommatrices de bio en circuit court ? Les populations descendantes de l'immigration postcoloniale, coincées dans des ghettos territoriaux ? »* Marin Schaffner, lui, a cofondé Hydromondes, collectif d'artistes, paysagistes, chercheurs, qui organise des *« diagnostics biorégionaux de territoires »* autour de la question de l'eau. Depuis deux ans, l'équipe travaille sur le lac Léman, avec des habitants, des scientifiques et des associations. Pour *« activer l'idée qu'une biorégion pourrait exister, à travers ces questions : le bassin versant du Léman est-il un être vivant ? Quel est son état de santé ? Comment en prendre soin ? »*

Quant à Agnès Sinaï, elle cultive l'idée de « biorégion urbaine » dans le sillon de l'architecte et urbaniste italien Alberto Magnaghi. La directrice de l'Institut Momentum a coréalisé, entre 2016 et 2019, une étude prospective sur une Île-de-France biorégionaliste en 2050, à partir de ses paysages, ses cours d'eau, son identité rurale avec 600 000 hectares de terres fertiles. *« On a pris au sérieux le nouveau régime climatique, la possibilité d'un exode urbain, l'idée qu'il deviendrait vital de réintroduire du végétal, de débitumer, de déployer la permaculture. »* Résultat : une Île-de-France réinventée en huit biorégions. Et le concept se répand. Cet été, à l'approche de la présidentielle, il a fait irruption sous la forme d'« écorégions », dans un projet proposé par La France insoumise de réorganisation administrative du territoire national, selon les bassins versants. Comment une espérance née de la contre-culture écologiste et anarchiste, rêvant d'une *« civilisation qui cultive le sauvage »*, pourrait-elle transformer un État-nation aussi centralisé que le nôtre ? Comment articuler l'échelle locale et les bouleversements écologiques mondiaux, pour sortir du piège fossile ? Et à Lacanau, au Porge, dans tous les territoires abîmés, devenus « à haut risque », comment « réhabiter », concrètement, et réinventer des abris solides, sur le long terme, pour toutes nos existences ? ●

»» *métro,* rassure Mathias Rollot. *L'idée n'est pas tant de recartographier le monde en disant : voilà "ma" biorégion ! Ce qui peut donner lieu à d'éternels débats, stimulants ou stériles et savonneux… C'est plutôt de puiser dans la boîte à outils du biorégionalisme, avec tous les concepts proposés. »* Car je peux bien me demander comment sauver la planète, (sur) vivre aux canicules, faire condamner Total, si je ne sais même pas d'où vient l'eau du robinet… *« Le biorégionalisme invite à une forme de modestie : revenir à soi-même, à où on est, à ce qu'on comprend de nos propres impacts et de notre propre vie. Pas pour s'y arrêter, mais comme point de départ. »*

Avec ce clignotant écarlate : le « local » du biorégionalisme n'a rien à voir avec celui, identitaire, enraciné dans un territoire ethniquement « pur », prôné par l'extrême droite depuis les années 1970. Car sur les traces d'Alain de Benoist et la nouvelle droite qui ont tenté de récupérer Peter Berg, le Rassemblement national se réclame… du « localisme », pour *« produire et consommer local »,* faisant rempart à la mondialisation. *« Un détournement de la philosophie biorégionaliste, fondamentalement multiculturelle ! »* réplique Agnès Sinaï, journaliste et docteure en aménagement de l'espace et urbanisme. *Peter Berg, Gary Snyder et les autres ont lutté pour restaurer l'existence et les savoirs des communautés amérindiennes dont la répartition sur le territoire d'avant la colonisation correspondait d'ailleurs aux biorégions. »* Bref, les biorégionalistes sont pour les *« racines portatives »,* selon l'expression du philosophe Thierry Paquot, contre les frontières administratives qui ne permettent pas de penser une existence écologique, et les frontières tout court. À l'image de la biorégion potentielle la plus célèbre à ce jour, la « Cascadia », nom inspiré de sa